

13^e Biennale de Lyon

Du 10 septembre 2015 au 13 janvier 2016



Installation de Nina Beier, au Musée d'art contemporain de Lyon. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR «LE MONDE»

Piqûres d'utopie

Défricheuse de jeunes talents, la manifestation lyonnaise ravive la notion de modernité et se tourne vers des artistes du monde émergent pour réveiller le Vieux Continent

Pour Gérard Collomb, maire (PS) de Lyon, la Biennale d'art contemporain est une bénédiction : « Elle apporte beaucoup de visiteurs, donc, du point de vue économique, c'est important. Mais moins que l'image qu'ils gardent de la ville lorsqu'ils en sont repartis : celle d'une cité qui va de l'avant. » Lyon n'avait pas, en effet, c'est le moins qu'on puisse dire, une image avant-gardiste. En treize éditions, la Biennale a changé cela. Elle a désormais sa place parmi les meilleurs événements d'un monde de l'art pourtant saturé : bon an mal an, il y a entre 160 et 200 manifestations du même genre.

Sa place, car plutôt que de lutter contre la concurrence des autres biennales, celle de Lyon a eu l'intelligence de regrouper certaines d'entre elles en réseau. Elles sont dix, cette année, à participer à l'invitation hors les murs, où transfrontières, qui leur est faite à Villeurbanne, de celle de Dakar à celle de Thessalonique, en passant par Gwangju, La Havane, Sharjah, et on en oublie : des regards différents, des arts autres, mais aussi dix artistes français qui seront ensuite invités ici ou là, à Singapour pour l'édition

de 2015. Une manière originale, car plurielle, de découvrir des jeunes talents.

Sa place, parce que contrairement à d'autres, elle n'est pas réservée à quelques happy few, de retour d'Istanbul, en partance pour Göteborg, pour ne citer que deux biennales qui ouvrent en ce mois de septembre. Elle fait partie intégrante du développement de la ville. Une édition a ainsi naguère permis de recréer un peu de rêve, sous la forme d'un jardin royal, chez les habitants d'une friche de Vaulx-en-Velin. Le programme Veduta, animé par Abdelkader Damani depuis dix ans, a mené vers l'art contemporain des habitants de quartiers défavorisés : pas seulement comme spectateurs, mais aussi comme acteurs.

Têtes chercheuses

D'autres éditions ont, depuis que l'ancien bâtiment industriel La Sucrière est devenu l'une des têtes de pont de la manifestation, permis de reconquérir progressivement les berges délaissées du Rhône et de la Saône, les artistes jouant le rôle de défricheurs, suivis par des architectes qui sont choisis parmi les meilleurs du monde, et toujours associés à leurs jeunes confrères locaux.

Lyon et son agglomération sont en pleine mutation et, à chaque édition de la Biennale, les visiteurs étrangers en prennent conscience. « Il y a deux éléments forts pour tirer une ville, dit Gérard Collomb, l'art contemporain et l'architecture. »

L'un comme l'autre ne risquent-ils pas d'apparaître comme élitistes ? Pour la seconde, la réponse du maire est nette, chiffrée : « 30 % de ce qui est construit là sont des logements sociaux ou en accession sociale à la propriété. Et je vous mets au défi de me dire lesquels ! » Pour l'art contemporain, la réponse est plus nuancée. A dire vrai, cela dépend toujours un peu du choix du ou des commissaires. Thierry Raspail, responsable du Musée d'art contemporain et directeur artistique de la Biennale, n'a pas toujours eu la main heureuse. Mais depuis quelques années, il a su trouver des têtes chercheuses, moins en phase avec leur nombril qu'avec les cultures du temps et les préoccupations du monde.

Ainsi ce mot « moderne » qui est le thème retenu pour cette édition et les deux qui suivront. Depuis que certains ont décrété la fin de l'histoire, on le croyait rangé au rang des vieilles utopies. Sauf que l'histoire nous a rattrapés depuis

que les tragédies qu'on pensait rangées dans les livres sont de nouveau présentes. « Les apôtres du postmoderne avaient décrété la fin des grands récits, des grands antagonismes, explique Thierry Raspail. Précisément au moment où émergent la Chine, l'Inde, l'Afrique, l'Amérique du Sud. On aurait pu croire que, dans une logique postcoloniale, ils récuseraient la modernité inventée puis abandonnée par l'Occident. Pas du tout : ils décident d'en emprunter toutes les formes, de les développer, de les élargir, vers le social notamment. »

C'est l'Américain Ralph Rugoff qui est chargé cette année de défricher cette notion nouvelle, où des peuples jeunes, parfois issus de civilisations fort anciennes, font à une Europe vieillissante une utile piqûre de rappel. Depuis Thomas More, les utopies sont des inventions de ce qui n'était alors pas encore le Vieux Continent. Les droits de l'homme, les lendemains qui chantent, aussi. Nous les avons oubliés. La treizième Biennale de Lyon nous les remémore : elle est généreuse, hospitalière, drôle parfois, lucide et optimiste souvent. Si seulement « La vie moderne », puisque tel est son titre, pouvait ressembler à cela ! ■

HARRY BELLET

Le Monde

et bouts de papier des architectures fragiles à la grâce de squelette.

Pour celles-ci, il faut aller, près de La Sucrière, à La Capitainerie et à la Halle Girard. Dans ces bâtiments longtemps abandonnés se tiennent les expositions *Passage* et *Le Parfait Flâneur*, la première avec pour commissaire Isabelle Bertolotti, la seconde Hilde Teerlinck, invitée par le Palais de Tokyo. Vouées aux jeunes artistes, elles sont très convaincantes.

Outre Mengzhi Zheng, présent dans les deux lieux, on y découvre, côté Rhône, les troublantes vidéos pénombreuses d'Anne-Charlotte Finel, celles, plus crues, d'Arash Nassiri, et les assemblages fantasques de Rodrigo Matheus ; et, côté Saône, l'excellente *Typologie du virtuel* de Thibault Brunet, impressions numériques d'un monde calculé par des logiciels, le cliché de guerre civile africaine « retouché » par Stefan Fischer ou l'installation proliférante et fragmentée d'Aurélie Pétrel, qu'elle a nommée *Partition : Fukushima #2*. Notre monde moderne tel qu'en lui-même. ■

PHILIPPE DAGEN (À LYON)